

## Les femmes en lutte d'Emmanuel Dongala

LE MONDE DES LIVRES | 15.04.10 | 11h17 • Mis à jour le 15.04.10 | 11h17

**T**u te réveilles le matin et tu sais d'avance que c'est un jour déjà levé qui se lève... Il faut te lever, Dieu n'a pas fait cette nuit plus longue pour toi." C'est par une adresse à sa belle héroïne au "corps courbatu" que commence le roman du Congolais Emmanuel Dongala, *Photo de groupe au bord du fleuve*. Entièrement narré à la deuxième personne du singulier, dans une langue dénuée d'artifice et à dessein envahie de tournures familières, le livre raconte l'épopée d'un groupe de "casseuses de cailloux" congolaises. Quatorze femmes qui, chaque jour, concassent des blocs de pierre au bord d'un fleuve, afin de vendre à l'unité quelques sacs de gravier. "Chacune, écrit Dongala, y a échoué en empruntant la route particulière de sa souffrance."

Né en 1941 au Congo-Brazzaville, Dongala est un chimiste de formation, réfugié politique aux Etats-Unis. Dès l'enfance, l'expérience de la littérature commence par des récits autour d'un feu de bois, et l'écriture deviendra une aventure parallèle à sa carrière scientifique. En 1997, il quitte le Congo en pleine guerre car sa vie est menacée. Bien qu'il soit chevalier des Arts et des Lettres, la France lui refuse un visa. C'est alors Philip Roth - rencontré des années auparavant chez des amis dans le Connecticut - qui l'aide à obtenir un visa américain, l'attend à l'aéroport sous une tempête de neige, et l'aide à trouver un emploi à l'université. Aujourd'hui professeur de chimie et de littérature africaine francophone, Dongala est également un romancier de renom, observateur acéré d'un monde suspendu entre ciel et enfer, depuis les maquis de l'Afrique australe (*Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Albin Michel, 1974), jusqu'aux charniers congolais peuplés d'enfants-soldats (*Johnny Chien Méchant, Le Serpent à plumes*, 2002, adapté au cinéma en 2008). *Photo de groupe au bord du fleuve*, son sixième roman, s'attaque aux maux de la femme africaine, mais dans une veine somme toute plus légère.

Au début du récit, les casseuses de pierres, apprenant que la construction d'un aéroport a fait croître le prix du gravier, décident de s'allier pour vendre leurs sacs au prix fort. Et c'est l'héroïne du livre, Méréana (dont le nom signifie "tu es belle"), qui est choisie comme porte-parole. Eloquente, éduquée, elle a quitté son mari qui la trompait, et s'est soudain retrouvée sans le sou avec ses deux enfants. Pour se payer un stage en informatique, elle n'a d'autre recours que de casser des pierres. Un matin de poussière, elle rejoint ainsi au bord du fleuve Ya Moukietou, Mâ Bileko ou encore Mama Mayolo, chacune à sa manière brisée par la pauvreté, la malchance, la violence ou la mort. Commence alors une lutte sociale et politique où, tour à tour, chacune de ces femmes paraîtra en figure de guerrière ancestrale.

**TENSION ET THÉÂTRALITÉ**

Le roman est construit en une série de flash-back qui permettent de revisiter les blessures du passé. Parallèlement, l'intrigue - menée tambour battant sur le mode tragi-comique - gagne en tension, mais aussi en théâtralité. Chaque épisode s'imbrique parfaitement de manière à mener Méréana, sur le chemin de l'espoir, dans les bureaux de la ministre responsable des droits de la femme, ou jusque dans les appartements de madame l'épouse du président (qui tente d'ailleurs de la corrompre, afin que la troupe de femmes ne nuise pas à l'image du pays au cours d'une manifestation internationale des premières dames d'Afrique).

Mais si la théâtralité est ici parfois charmante, la langue est souvent trop familière, usant sans embarras de clichés à répétition qui n'apportent pas d'effets de réel ("*Ton ex-mari ! Pourquoi est-il là, mystère et boule de gomme*"). Et au fond, peut-être manque-t-il au récit une verve tout à fait magique, ou franchement déjantée, qui transformerait - de façon paradoxalement bien plus plausible - cette épopée sociale en véritable conte de fées.

---

*Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala. Actes Sud, "Lettres africaines", 334 p., 22,80 €.

**Lila Azam Zanganeh**

Article paru dans l'édition du 16.04.10